tout Paris, en forçant la recette. Ils sont obligés de ne plus jouer que de grosses parties. Les recettes moyennes ne couvrent plus leurs frais. Il faut qu'ils fassent le maximum ou qu'ils déposent leur bilan. Ils ont donc haussé le prix des places dans une mesure qui est tout à fait disproportionnée avec la fortune du bourgeois parisien. Ils ont, pour les places prises en location, les seules qui à présent permettent l'entrée du théâtre, fixé un supplément qui va au quart du prix normal. Ils ne peuvent, en ces conditions, attirer la foule qu'en frappant un grand coup.

C'est ainsi que les spectacles coupés, qui ont été l'amusement de nos pères, ont peu à peu disparu de l'affiche. Ils emplissaient la salle sans la bonder, et ils ne duraient qu'un mois ou deux. Il fallait les renouveler sans cesse, les rafraîchir tout au moins, et cette préoccupation constante était une fatigue et un ennui.

Les grandes machines (c'est le nom dont on se sert en argot de coulisse) les ont remplacés partout. Il n'y a en effet que ces énormes partitions pour agir énergiquement sur l'imagination de la foule et la décider à se dessaisir de quatre louis pour payer une loge. On comprend que, lorsqu'il s'agit de si grosses sommes, le chef de la famille en veuille pour son argent. Quand il n'était question que de petits écus, il se contentait d'un vaudeville en un acte et revoyait les autres par surcroît. Mais 12 francs la place, on y regarde. Il faut alors ce qu'on appelle un spectacle corsé.

Les directeurs ont donc été poussés jour à jour dans la voie funeste de dépenses excessives où ils s'étaient engagés. Il n'est pas toujours commode de trouver un drame bien fait qui intéresse et qui réussisse. On est certain en revanche, avec beaucoup d'argent, d'avoir de beaux décors et des costumes éclatants. Il y a un proverbe qui a cours dans les théâtres à ce propos : l'argent qu'un directeur jette par la fenêtre rentre par la porte. Pas toujours! pas toujours! Encore faut-il qu'il soit jeté avec intelligence et discernement. Les plus éclatantes faillites au théâtre sont précisément celles des impresarios qui avaient prodigué les magnificences de la mise en scène. Je ne veux citer aucun nom; mais tout Parisien se les rappelle, et je crains qu'à cette liste déjà longue il ne s'en ajoute bientôt d'autres, qui courent aux mêmes résultats par la même route.

Les auteurs ne se donnent plus la moindre peine pour bâtir un drame. A quoi bon? ils sont sûrs de boucher les trous de l'action par un cortége ou de remplir le vide d'une scène avec un ballet, de remplacer l'esprit par la lumière électrique. « Ah, bah! disent-ils, ça ira toujours! »

Les comédiens ne se trouvent pas mieux que les écrivains de ce système. Je connais une jeune actrice sur l'avenir de laquelle j'avais fondé les plus belles espérances, M^lle^ Patry, de la Porte-Saint-Martin. Le théâtre où elle joue s'avisa de représenter *le Tour du monde en quatre-vingts jours,* qui n'est qu'une féerie à prétentions géographiques. La chose a un succès énorme, inouï, invraisemblable. *Le Tour du monde* a déjà eu cent représentations; il en aura deux cents, trois cents; on ne voit pas par où il pourra finir. M^lle^ Patry joue là dedans un rôle de jeune fille, où il n'y a rien à faire qu'à pousser un cri de terreur dans la caverne des serpents. Le reste du temps elle se promène à travers des changements de décors; elle n'est qu'une humble comparse dans ce grand mouvement des trucs et des figurations qui occupe la première place.

Comment veut-on que cette jeune artiste se forme, apprenne son nom au public et conquière une autorité vraie, en se réduisant durant deux ans à n'être qu'une utilité au service des machinistes? Que fera-t-elle au sortir de ce long succès, qui ne lui aura rien enseigné? Un rôle pareil aurait pu, sans inconvénient sérieux, être joué par la première venue, qui s'en serait tirée tout aussi bien. Et, de même, à quoi servent Dumaine et Lacressonnière en un semblable drame? Leur nom fait bien sur l'affiche, et voilà tout.

Ce n'est pas tout. Ce goût de la mise en scène luxueuse a, pour les acteurs et surtout pour les actrices, un autre inconvénient qu'il nous est impossible de ne pas signaler.

Les artistes (sauf de rares, de très-rares exceptions) ne vivent plus de leur état. Il n'y a pas de pièce aujourd'hui qui n'exige d'une comédienne qu'elle change de robe à chaque acte. Et quelles

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/art1875_1/0270
gefördert durch die DFG